

ces tableaux ; il ne revenait pas de la quantité de points de ralliement qui s'y trouvaient indiqués en un aussi petit espace : l'ordre numérique du souverain, son degré de génération, l'ensemble de toute sa parenté, etc., etc., et il me répétait alors ce qu'il m'avait déjà dit ou à peu-près, que s'il les eût bien connus dans le temps, il m'eût fait venir pour obtenir, de moi, un format plus commode, moins coûteux, et en faire la pâture des lycées.

Il ajoutait qu'il eût voulu voir toutes les histoires réimprimées avec de tels documens à l'appui, pour leur intelligence. Je lui disais que j'avais eu la même idée, qu'elle avait déjà été exécutée sur l'histoire d'Angleterre, par Hume, et que, sans nos derniers événemens, elle allait l'être sur l'histoire d'Allemagne de Pfeffeld ; sur celle de France de Hainaut, et sur une histoire des trois couronnes du Nord, etc.

Sur les quatre heures, j'ai présenté à l'Empereur le capitaine de la Thébaine, qui partait le lendemain pour l'Europe, et le colonel Macoy, du régiment de Ceylan. Ce brave soldat semblait un monument mutilé : il avait une jambe de

moins, un coup de sabre lui traversait le front, d'autres cicatrices couvraient son visage. Il était tombé sur le champ de bataille en Calabre, et demeuré prisonnier du général Parthonaux. L'Empereur lui fit un accueil tout particulier ; on pouvait voir qu'il y avait sympathie réciproque. Le colonel Macoy avait été major du régiment Corse que commandait le nouveau gouverneur que nous attendons. Ce colonel disait à quelqu'un, qu'il trouvait un homme tel que l'Empereur bien mal traité ici, et qu'il supposait au général Lowe trop d'élévation pour ne pas penser que sa seule acceptation du gouvernement de l'île, annonçait qu'il y viendrait améliorer notre condition.

L'Empereur est ensuite monté à cheval. Nous avons remonté notre vallée accoutumée, et ne sommes rentrés que vers les sept heures. L'Empereur a continué de se promener dans le jardin ; la température était des plus douces, le clair de lune charmant, le beau temps était revenu tout-à-fait.

Samedi 10.

Sur l'Égypte. — Ancien projet sur le Nil.

A présent l'Empereur allait couramment dans son anglais; et, à l'aide du dictionnaire, il eût pu, à toute rigueur, se passer de moi. Ses progrès décidés le ravissaient. La leçon s'est passée aujourd'hui à lire, dans l'Encyclopédie britannique, l'article du Nil, dont il prenait occasionnellement quelques notes pour ses dictées au Grand-Maréchal. Il s'y est trouvé une citation dont jadis j'avais entretenu l'Empereur, qui l'avait jusquelà regardée comme absurde. Le grand Albuquerque proposait au roi de Portugal de détourner le Nil, avant son entrée dans la vallée d'Égypte, et de le rejeter dans la mer rouge, ce qui eût rendu l'Égypte un désert impraticable, et consacré le Cap de Bonne-Espérance pour la route unique du grand commerce des Indes. Bruce ne croit pas cette gigantesque idée entièrement impossible; elle frappait singulièrement l'Empereur.

Sur les cinq heures, l'Empereur est monté en calèche, la promenade a été extrêmement agréable; la précaution

d'avoir fait abattre quelques arbres, a triplé l'espace primitif, en créant plusieurs circuits naturels. Au retour on a profité de la belle soirée pour se promener long-temps dans le jardin; la conversation a été des plus intéressantes, les sujets étaient grands et profonds: c'était sur les diverses religions; l'esprit qui les avait dictées; les absurdités, les ridicules dont on les avait entremêlées; les excès qui les avaient dégradées; les objections qu'on leur avait opposées: l'Empereur a traité tous ces objets avec sa supériorité ordinaire.

Dimanche 11.

Uniformité. — Ennui. — Solitude de l'Empereur. — Caricatures.

L'Empereur a lu aujourd'hui l'article Égypte, dans l'Encyclopédie, et en a recueilli des notes qui ne laissent pas que de lui être utiles pour sa campagne d'Égypte. Cette circonstance lui est très-agréable, et lui fait répéter, plusieurs fois le jour, combien il se trouve heureux de ses progrès; il est de fait qu'il peut maintenant lire tout seul.

Sur les quatre heures, j'ai suivi l'Empereur dans le jardin; nous y avons mar-

ché seuls pendant quelque temps; bientôt après on est venu nous rejoindre. La température était fort douce; l'Empereur a fait observer le calme de notre solitude; c'était dimanche, tous les ouvriers étaient au loin. Il a ajouté qu'on ne nous accuserait pas du moins de dissipation ni d'ardentes poursuites des plaisirs; en effet il est difficile d'imaginer plus d'uniformité et plus d'absence de toute diversion.

L'Empereur soutient cette situation d'une manière admirable; il nous surpasse tous de beaucoup par l'égalité de son caractère et la sérénité de son humeur. Il était difficile d'être plus sage et plus tranquille que lui, remarquait-il: il se couchait à dix heures; ne se levait, ou plutôt ne paraissait qu'à cinq ou six heures; sa vie extérieure n'était donc guère, disait-il, de plus de quatre heures; c'était celle du prisonnier qu'on tire chaque jour de son cachot pour le laisser respirer un peu. Mais que de pensées dans son long intérieur! que de travaux même! et au sujet du travail, l'Empereur disait qu'il se trouvait aussi fort qu'il l'avait jamais été; qu'il ne se sentait ni flétri ni usé en quoi que ce

fût; qu'il s'étonnait lui-même du peu d'effet sur lui de tous les grands évènements dont il avait été dernièrement l'objet: c'était du plomb, disait-il, qui avait glissé sur le marbre; le poids avait pu comprimer le ressort, mais n'avait pu le briser; il s'était relevé avec toute son élasticité. L'Empereur ajoutait n'imaginer personne au monde qui eût mieux plié que lui sous la nécessité sans remède; et c'était là, disait-il, le véritable empire de la raison, le vrai triomphe de l'âme.

L'heure de la calèche est arrivée. En allant la joindre, l'Empereur a aperçu la petite Hortense, la fille de M^{me} Bertrand, qui lui plaît beaucoup; il l'a fait venir, l'a embrassée tendrement deux ou trois fois, et a voulu la prendre en voiture avec le petit Tristan de Montholon. Durant la course, le Grand-Maréchal, qui venait de parcourir les papiers, racontait diverses bons mots et caricatures qu'il y avait trouvés; il nous en citait une assez piquante: deux actions composaient le tableau; l'une était Napoléon donnant à la princesse d'Hasfeld, pour la jeter au feu, la lettre dont la disparition sauvait son mari; au bas était;

acte tyrannique d'un usurpateur. Le pendant était de toute autre nature.

Cela nous a conduits à raconter à l'Empereur la foule de caricatures dont nous avons été inondés après la restauration; il en était beaucoup qui l'ont fort amusé; une surtout l'a fait sourire: c'était un changement de dynastie.

L'Empereur a observé que si les caricatures vengeaient quelquefois le malheur, elles harcelaient sans cesse le pouvoir. Et combien n'en a-t-on pas fait sur moi, disait-il! Alors, il nous en a demandé quelques-unes. Parmi toutes celles que nous avons citées, il a fort applaudi celle-ci, comme fort jolie et d'un fort bon goût: c'était le vieux George III qui, de sa côte d'Angleterre, jetait en colère à la tête de Napoléon, sur la rive opposée, une énorme bettrave en disant: *Va te faire sucre.*

Lundi 12.

Longue course à pied de l'Empereur.

Le temps s'était remis au beau. Vers les quatre heures, l'Empereur se promenait dans le jardin; la température était des plus agréables, chacun de nous se récriait sur ce que c'était une de nos

belles soirées d'Europe; nous n'avions encore rien éprouvé de pareil depuis notre arrivée dans l'île. L'Empereur a fait demander la calèche, et, comme par diversion, il a voulu laisser là nos arbres à gomme, pour aller, par le chemin qui conduit chez le Grand-Maréchal, prendre la route qui contourne le bassin supérieur de notre vallée favorite, et gagner, si c'était possible, le site appartenant à une demoiselle Masson, qui est sur le revers opposé en face de Longwood. Arrivé chez M^{me} Bertrand, l'Empereur l'a fait monter dans sa calèche, où se trouvait déjà M^{me} de Montholon et moi; le reste suivait à cheval; nous étions tous réunis. A quelques pas de chez M^{me} Bertrand, au poste militaire même qui s'y trouve établi, le terrain était fort à pic et très-inégal; les chevaux se sont refusés, il a fallu descendre, la barrière s'est trouvée à peine suffisante pour la largeur de la voiture; mais les soldats anglais sont accourus, et de tout cœur l'ont, en un instant, fait franchir à force de bras. Cependant une fois dans le nouveau bassin, la promenade à pied était si agréable que l'Empereur a voulu la continuer. Au bout

de quelque temps, comme le jour baisait, il a voulu que la calèche allât seule reconnaître le chemin jusqu'à la porte de M^{lle} Masson, tandis que nous continuerions à marcher. La soirée était réellement des plus agréables : la nuit était venue ; mais il faisait le plus beau clair de lune possible. Notre promenade pouvait réveiller le souvenir de celles autour de nos châteaux en Europe, dans les belles soirées d'été.

La calèche revenue, l'Empereur n'a point voulu y monter encore ; il l'a envoyée attendre chez M^{me} Bertrand, et quand il y a été rendu, il a voulu continuer encore à pied jusqu'à Longwood, où il est arrivé très-fatigué : il avait marché près de six milles, ce qui est beaucoup pour lui, qui n'a jamais beaucoup marché à aucune époque de sa vie.

Mardi 15 au Vendredi 16.

Mauvaise température de Sainte-Hélène. — Observation importante sur l'esprit de ce Journal.

J'ai déjà dit qu'il n'y avait point de saisons à Sainte-Hélène ; ce sont seulement des veines de bon et de mauvais temps, fort irrégulières. Il a plu cons-

tamment chaque jour, nous n'avons pu sortir à peine que quelques instans. Il me serait difficile d'employer quatre mots à exprimer, durant ces quatre jours, aucune déviation quelconque de notre vie accoutumée. Et ici d'ailleurs je saisis l'occasion de prévenir, une fois pour toutes, que s'il se rencontre de temps à autre, dans le cours de mon Journal, plusieurs jours réunis sous un même article, c'est que souvent j'ai élagué une partie de ce que chacun d'eux me présentait ; ce à quoi j'ai été conduit, comme on le devinera sans peine, par divers motifs ; parfois les objets m'ont paru trop puérils ; parfois, au contraire, ils m'ont semblé trop graves et demander un temps plus éloigné ; ou bien encore, ne présentaient-ils que des personnalités, et il est dans mon caractère de les écarter soigneusement : que si, malgré cela, on en trouve quelques-unes, c'est que j'y aurai été forcément conduit par l'objet essentiel de mes récits, qui est de faire connaître le caractère de l'Empereur ; et même alors ai-je pu me dire encore, pour ma satisfaction intérieure, que ces personnalités ne concernent guère que des caractères

publics, et ne mentionnent que des choses déjà connues de beaucoup de monde.

Du reste, je ne me suis nullement dissimulé que la tâche que j'ai entreprise pouvait me créer de nombreux inconvénients; mais je me suis cru un devoir sacré, et je m'efforce de le remplir du mieux qu'il m'est possible : *advienne que pourra!*

Samedi 17.

Politique de l'Empereur sur les affaires de France.

A six heures du matin, l'Empereur est monté à cheval. Nous avons fait le tour du parc, en commençant dans la direction de notre vallée, et en venant gagner le chemin qui conduit du camp chez le Grand-Maréchal. Devant la porte de celui-ci, s'est arrêté et mis en ligne, pour nous laisser passer, un gros de cent cinquante à deux cents matelots du Northumberland, qui chaque jour portent des planches ou des pierres pour le service de Longwood ou du camp; l'Empereur a parlé aux officiers, et a souri avec plaisir à nos anciens compagnons; ils avaient l'air ravi de le voir.

J'ai déjà dit que, de temps à autre, nous recevons des journaux de l'Europe qui nous occupent diversement, et amènent toujours à la fin quelques tableaux vifs et animés de la part de l'Empereur. Il trouvait aujourd'hui qu'en résumé, l'état de la France ne s'était point amélioré. « Les Bourbons, répé- » tait-il, n'avaient eu, cette fois, d'autre » parti que celui de la sévérité. Quatre » mois étaient déjà écoulés, les alliés » allaient repartir, on n'avait pris encore » que des demi-mesures; l'affaire de- » meurait mal embarquée. Un gouverne- » ment, disait-il, ne peut vivre que de » son principe; il est évident que celui- » ci est le retour aux vieilles maximes; » il fallait le faire franchement. Les » chambres surtout, dans cette circons- » tance, seront fatales; elles inspireront » au Roi une fausse confiance, et n'auront » aucun poids sur la nation. Bientôt le » Roi n'aura plus aucun moyen de com- » munication avec elle, ce ne sera plus » la même religion ni le même langage; » il ne sera personne qui ait le droit de » détromper le peuple sur les absurdités » qu'il plaira au premier venu de lui dé- » biter, lorsqu'on voudra lui faire croire

» qu'on veut empoisonner les sources ,
 » faire sauter le territoire , etc. , etc. . . . »
 L'Empereur concluait qu'il y aurait
 quelques exécutions juridiques , et un
 extrême désir de réaction : qu'elle serait
 assez forte pour irriter , pas assez pour
 soumettre , etc. , etc.

Quant à l'Europe , elle semblait à
 l'Empereur aussi enflammée qu'elle l'a-
 vait jamais été. Elle avait anéanti la
 France ; mais la résurrection de celle-ci
 pouvait venir un jour de l'explosion des
 peuples , que la politique des souverains ,
 du reste , était des plus propres à aliéner ;
 elle pouvait venir encore de la querelle
 prochaine des puissances entre elles ; ce
 qui , très-probablement , finirait par
 avoir lieu.

Quant à notre affaire personnelle ici ,
 elle ne pourrait s'améliorer que par
 l'entremise de l'Angleterre ; et celle-ci
 ne pouvait nous devenir favorable que
 par quelque intérêt politique , quelque
 changement de ministre , la mort de
 quelque souverain ; ou bien encore par
 le sentiment de la gloire nationale ,
 excité par le torrent de l'opinion. Or
 les intérêts politiques , il était des com-
 binaisons qui pouvaient les amener ;

quant au changement des personnes , il
 était dans les accidens du temps ; enfin ,
 pour le sentiment de la gloire nationale ,
 si facile à comprendre , le ministère
 actuel l'avait méconnu ; mais un autre
 pouvait ne pas y être insensible.

Dimanche 18.

Peinture du bonheur domestique par l'Empe-
 reur. — Deux Demoiselles de l'île.

L'Empereur m'a fait appeler sur les
 dix heures ; il venait de rentrer. On
 m'avait dit qu'il avait été à la chasse ; il
 m'apprit que non , qu'il avait été à che-
 val vers les six heures ; mais qu'il n'avait
 pas voulu qu'on troublât le sommeil de
Son Excellence. Nous avons travaillé à
 l'anglais ; le déjeuner est venu , il était
 détestable ; je n'ai pu m'empêcher de le
 remarquer. Il m'a plaint d'en faire un
 aussi mauvais , et m'a dit qu'il était vrai
 qu'il fallait avoir faim pour pouvoir le
 manger. Nous avons continué notre
 leçon jusqu'à une heure , la chaleur
 alors a commandé le repos.

Sur les cinq heures , l'Empereur a été
 se promener au jardin. Il s'est mis à
 peindre le bonheur du particulier hon-
 nête et aisé , jouissant paisiblement ,

dans le fond de sa province, des champs et de la maison qu'il a reçus de ses pères; rien assurément n'était plus philosophique; nous n'avons pu nous empêcher de sourire à un tableau si paisible, ce qui l'a fait pincer les oreilles de l'un de nous. « Du reste, a-t-il continué, ce » bonheur ne peut guère aujourd'hui se » connaître en France, que par tradition; » la révolution a tout bouleversé; elle a » privé les anciens; et les nouveaux sont » encore neufs à cette jouissance; ce que » je viens de peindre n'existe plus. » Et il observait alors qu'être privé de sa chambre natale, du jardin qu'on avait parcouru dans son enfance; n'avoir pas l'habitation paternelle, c'était n'avoir point de patrie. Quelqu'un ajoutait que perdre la demeure qu'on s'était créée après le naufrage, la maison qu'on avait partagée avec sa femme, celle où l'on avait donné le jour à ses enfans, c'était encore perdre sa seconde patrie. Que de monde en était là!!! et quelle époque avait été la nôtre!!!

Nous sommes montés en calèche et nous avons fait notre promenade accoutumée.

Le soir pendant le dîner, on a parlé

de deux demoiselles de l'île, dont l'une est grande, fort belle et très-agaçante; l'autre, beaucoup moins jolie, mais douce dans ses manières, d'une grâce et d'une tenue parfaites. Tous les avis se partageaient. L'Empereur, qui ne connaissait que la première, tenait fortement pour elle. Quelqu'un a pris la liberté de lui dire que s'il voyait la seconde, elle ne lui ferait pas changer d'opinion. Cela ne lui a pas suffi, il a voulu que ce quelqu'un exprimât son propre choix: celui-ci a répondu qu'il était de beaucoup pour la seconde; ce qui a paru contradictoire; l'Empereur a voulu l'explication. « C'est, a répondu ce quel- » qu'un, que, si je voulais acheter une » esclave, je me fixerais sur la première; » mais que si je trouvais quelque bonheur » à le devenir moi-même, je m'adresserai » à la seconde. — C'est donc à dire, » a repris vivement l'Empereur, que » vous me croyez de mauvais goût et de » mauvais ton? — Non, Sire; mais je » soupçonne à Votre Majesté des dispo- » sitions différentes des miennes. » Il a ri et n'a pas contredit.

Lundi 19.

Aujourd'hui, de fort bon matin, l'Empereur est sorti pour monter à cheval; il était à peine six heures et pourtant j'étais tout prêt, j'avais donné ordre qu'on m'éveillât; il a été surpris de me voir là et de me trouver si diligent. Nous avons erré dans le bois à l'aventure. Nous étions rentrés vers les neuf heures, le soleil commençant déjà à être très-chaud.

L'Empereur, sur les quatre heures, a voulu essayer son anglais; mais il n'était pas bien; tout dans la journée lui avait paru mauvais, disait-il, rien ne lui avait réussi. La promenade du jardin ne l'a point remis; il n'était pas bien à dîner; il n'a pu faire ses parties d'échecs accoutumées; il s'est retiré souffrant aussitôt après la première partie.

Mardi 20.

Travaux de l'Empereur à l'île d'Elbe. — Prédilection des Barbaresques pour Napoléon.

Le temps a été extrêmement mauvais. L'Empereur avait été assez mal toute la nuit; au matin il était beaucoup mieux: il n'est pas sorti de sa chambre

avant cinq heures. Vers les six heures, nous avons profité d'une éclaircie pour faire le tour du parc en calèche. Les chevaux, dont on nous a gratifiés sont vicieux, ils se rebutent au premier obstacle et demeurent immobiles; ils se sont arrêtés aujourd'hui plusieurs fois; la pluie qu'il avait fait rendait leur tâche plus pénible; un moment il a fallu réunir tous les efforts pour n'être pas obligés de revenir à pied; le Grand-Maréchal et le général Gourgaud ont été obligés de mettre pied à terre et de pousser à la roue. Enfin, après bien des peines, nous sommes rentrés. La conversation, durant la promenade, était sur l'île d'Elbe: l'Empereur parlait des chemins qu'il y avait faits, des maisons qu'il y avait bâties; les meilleurs artistes d'Italie se disputaient l'honneur d'y travailler, et sollicitaient comme une faveur, de pouvoir les embellir, etc.

Il disait que ses couleurs, que son pavillon, étaient devenus les premiers de la Méditerranée. Son pavillon était sacré, observait-il, pour les Barbaresques, qui d'ordinaire faisaient des présens aux capitaines, leur ajoutant qu'ils acquittaient la dette de Moscow. Le

Grand-Maréchal nous disait que quelques bâtimens réunis, de cette nation, étant venus mouiller à l'île d'Elbe, y avaient donné beaucoup d'inquiétude : on avait interrogé ces gens-là sur leurs intentions, et fini par leur demander nettement s'ils avaient des vues hostiles; ils avaient répondu : « Contre le Grand Napoléon? Ah! jamais.... nous ne faisons pas la guerre à Dieu! »

Quand le pavillon de l'île d'Elbe entra dans un des ports de la Méditerranée, Livourne excepté, il y était reçu avec de vives acclamations; c'était la patrie qui semblait revenir. Quelques bâtimens français, venus de la Bretagne et de la Flandre, qui relâchèrent à l'île d'Elbe, témoignèrent le même sentiment.

« Tout est gradation dans le monde, » concluait l'Empereur. L'île d'Elbe, » trouvée si mauvaise il y a un an, est » un lieu de délices comparée à Sainte- » Hélène. Quant à Sainte-Hélène, ah! » elle peut défier tous les regrets à venir! »

Mercredi 21 au Vendredi 23.

Piontkowsky. — Caricature.

L'Empereur a continué de se lever

de bonne heure et de se promener à cheval, bien que ce fût au pas, seulement dans le parc et au milieu des arbres à gomme. Cependant ce léger exercice lui était bon, il le forçait à prendre encore l'air; il revenait avec meilleur appétit, et travaillait avec plus de gaîté. Il déjeûnait dans le jardin, sous quelques arbres qu'on avait entrelacés pour lui procurer un peu d'ombrage. Un de ces matins, en se mettant à table, il aperçut au loin le polonais *Piontkowsky*, et le fit appeler pour qu'il déjeûnât avec lui. Il s'amuse à le questionner quand il le trouve sous ses pas.

Piontkowsky, dont on ne connaît pas trop l'origine, était venu à l'île d'Elbe et avait obtenu d'y servir comme soldat dans la garde; au retour de l'île d'Elbe, il avait été porté au grade de lieutenant; à notre départ de Paris, il avait reçu la permission de suivre : il fut à Plimouth du nombre de ceux que les instructions anglaises séparèrent de nous. *Piontkowsky*, avec plus de constance ou plus d'adresse que ses camarades, avait obtenu de nous rejoindre. L'Empereur, du reste, ne l'avait jamais connu, et lui

parlait à Sainte-Hélène pour la première fois.

Aucun de nous ne le connaissait davantage; les Anglais furent surpris de notre peu d'empressement à son arrivée. Quelques-uns de ceux qui ne nous aimaient pas, écrivaient que nous l'avions fort mal reçu, ce qui était faux; mais c'en fut assez pour que les papiers ministériels anglais y employassent leur grâce et leur esprit accoutumés: l'Empereur l'avait battu, nous l'avions chassé, et l'on m'a parlé plus tard d'une caricature où l'Empereur le saisissait dans ses griffes; moi, j'avais sauté dessus pour le dévorer, et ce n'était qu'à l'aide d'un bâton mis entre mes dents que le conducteur des bêtes venait à bout de m'arracher de son épaule: voilà les gentillesse élégantes dont on nous rendait l'objet.

Samedi 24.

Retour de l'île d'Elbe. — Détails, etc.

Après dîner, l'Empereur, prenant le café, disait que c'était à-peu-près vers ce temps que, l'année dernière, il avait quitté l'île d'Elbe. Le Grand-Maréchal

lui a dit que c'était le vingt-six février, et un dimanche: «à telles enseignes, » Sire, que vous avez fait avancer la messe, pour avoir plus de temps à dicter des ordres. »

L'après-midi même ils étaient partis; le lendemain matin, ils étaient encore en vue, sur les dix heures, à la grande anxiété de ceux qui s'intéressaient à leur succès.

L'Empereur, s'abandonnant à la conversation, a causé plus d'une heure des détails de cet événement unique dans l'histoire par la hardiesse de l'entreprise et les merveilles de l'exécution. Je renvoie plus loin son récit.

Dimanche 26 au Mardi 28.

Campagnes d'Italie et d'Égypte. — Opinion de l'Empereur sur nos grands poètes. — Tragedies modernes. — Hector. — Les Etats de Blois. — Talma.

La plupart de nos journées se ressemblaient beaucoup; si elles nous semblaient longues en détail, elles se perdaient rapidement dans le passé: elles étaient sans caractère, sans couleur, et ne nous laissaient que des souvenirs vagues. L'anglais allait de